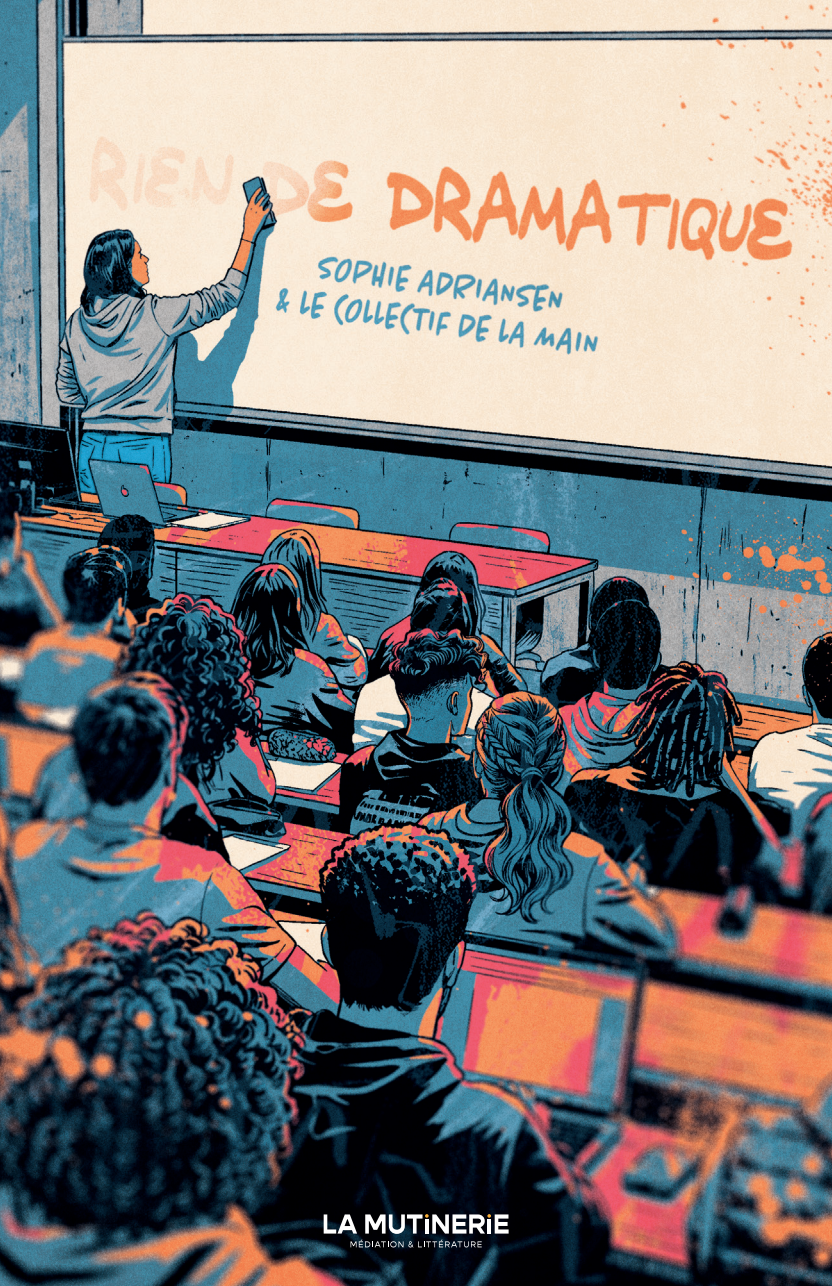


LA MUTINERIE
MÉDIATION & LITTÉRATURE

SOPHIE ADRIANSEN & LE COLLECTIF DE LA MAIN

RIEN DE DRAMATIQUE

LA MUTINERIE
MÉDIATION & LITTÉRATURE

AVANT-PROPOS

Former des ingénieures et des ingénieurs, c'est transmettre des connaissances scientifiques et techniques de haut niveau, mais aussi préparer des femmes et des hommes capables de travailler dans des équipes diverses, d'agir avec discernement et responsabilité dans un monde complexe, et de contribuer à construire une société plus juste, plus inclusive et plus respectueuse, où chacune et chacun peut contribuer pleinement.

C'est dans cet esprit qu'est né le projet dont est issu ce livre. Grâce à un partenariat original entre l'École Centrale de Nantes et La Mutinerie, médiation & littérature, des étudiantes et étudiants ont eu l'opportunité, dans le cadre des Projets Terrains Tutorés, de s'engager avec leurs professeurs dans une démarche de création d'un court roman consacré à un enjeu majeur de notre vie collective : la lutte contre les discriminations.

Accompagnés par l'autrice Sophie Adriansen, ils ont imaginé un récit qui montre, avec sensibilité et justesse, que les discriminations ne prennent pas toujours la forme d'actes spectaculaires. Elles s'expriment par des remarques, des stéréotypes, des silences ou des comportements, parfois discrets, parfois banalisés, qui peuvent pourtant affecter profondément celles et ceux qui les subissent, et ainsi fragiliser les parcours, altérer les relations humaines et compromettre l'égalité des

chances. Ce récit rappelle aussi que les discriminations naissent souvent de mécanismes ordinaires et d'habitudes dont nous ne mesurons pas toujours les effets. Les comprendre constitue déjà une première étape pour les prévenir.

À travers *Rien de dramatique*, les autrices et l'auteur nous invitent à porter un regard attentif sur les mécanismes qui conduisent aux discriminations, dans l'enseignement supérieur comme dans le monde professionnel. Ils nous rappellent également que chacun peut jouer un rôle, à son niveau, pour contribuer à les prévenir et à les combattre.

Je tiens à saluer l'engagement des étudiantes et de l'étudiant qui ont porté ce projet avec beaucoup de conviction, de finesse et d'intelligence, ainsi que l'ensemble des partenaires qui ont permis sa réalisation, en particulier le groupe Saunier Duval pour son précieux soutien.

Puisse la lecture de ces pages susciter la réflexion, le dialogue et, surtout, l'envie d'agir. Car construire un environnement d'étude et de travail respectueux, ouvert à la diversité et exempt de toute discrimination est une responsabilité collective.

Je vous souhaite une excellente lecture.

Jean-Baptiste Avrillier

Directeur de l'École Centrale de Nantes

LE COLLECTIF DE LA MAIN

Ela, Emna, Juliette, Sarah et Valentin.
Élèves du Projet Terrain Tutoré « Récit de sensibilisation et de lutte contre les discriminations » mis en place à l'École Centrale de Nantes en collaboration avec La Mutinerie, médiation & littérature.

PROJET RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE VAILLANT GROUP - SAUNIER DUVAL

VAILLANT **GROUP**

Une journée comme une autre dans une grande école d'ingénieurs, entre cours et moments de vie étudiante, petites moqueries habituelles et discriminations qui ne disent pas leur nom.
Rien de dramatique, pas vrai ?

1 Karl

Je ne sais pas exactement à quoi je m'attendais. Les campus sont tous différents, vastes et avec leur signalétique propre, pas forcément évidente à apprivoiser, surtout les premières semaines ; les films ont façonné une représentation standardisée qui ne correspond jamais à la réalité. La rentrée a eu lieu il y a douze jours, je suis en France depuis quatre de plus. Le double diplôme fait partie des voies royales qu'offre l'Europe aux futurs ingénieurs ; mais l'Europe oublie de prévenir que, de l'autre côté du Rhin, les habitants parlent un français qui n'a pas grand-chose à voir avec celui qu'on nous enseigne. Une conversation, c'est une course hippique imprévisible, ça part dans tous les sens, il faut s'accrocher pour ne pas être désarçonné. On peut faire bien des reproches à ma langue, mais au moins, puisqu'il faut attendre le verbe pour connaître le sens d'un propos, et que le verbe arrive souvent à la fin de la phrase et pas avant, on s'écoute. Ici, la plupart des gens interrompent leurs interlocuteurs. Pour les étrangers comme moi, ça ne facilite pas les choses.

Heureusement, la science est universelle. Et ce matin, au programme, c'est mécanique des fluides.

Le prof est penché sur son ordinateur, sourcils froncés, quand je franchis le seuil de la salle.

— Bonjour, je lance d'une voix assez forte pour couvrir le brouhaha général.

— Bonjour, répond le prof en détachant à peine les yeux de son écran.

Visiblement, quelque chose ne se passe pas comme il voudrait avec son PC.

— *Bonchour*, entends-je alors en écho.

Je tourne la tête. Ça vient de l'autre côté de la salle, là où des élèves de mon groupe de TD sont déjà installés. J'en vois plusieurs qui rigolent. Je croise le regard de l'un d'entre eux, un gars pas très grand, brun, avec une moustache et un petit bouc. Je choisis une table aussi éloignée que possible.

Quand je me pose sur la chaise, j'ai l'impression que mon corps tout entier soupire. J'aimerais tellement me faire remarquer pour mes capacités en physique — ou mieux encore, ne pas me faire remarquer du tout. Me fondre dans la masse. Je n'arrive même pas à en vouloir à ces gars : qui sait si, dans la situation inverse, je ne me moquerais pas moi aussi ?

Je savais que j'aurais dû travailler davantage la prononciation. Le vocabulaire est une chose, l'élocution est comme une carte de visite. Mon niveau scientifique est bon, très bon même, je crois, mais cela suffira-t-il pour que je me fasse une place ici ?

2 Émilie

Je me suis trompée de salle. Rien d'anormal la deuxième semaine de l'année, mais si j'avais osé demander aux étudiant·es que j'ai croisés en arrivant, j'aurais perdu moins de temps. Ma timidité est ma meilleure ennemie, hélas. Résultat : quand je fais irruption dans la pièce, une dizaine de regards se tournent vers moi — pile ce que je déteste. On n'a pas besoin de ça pour se faire remarquer dans une école scientifique quand on est une fille. Et encore moins quand on a une apparence qui dit, comme la mienne, qu'on vient d'ailleurs. Même si ce n'est pas mon cas : mes parents sont tous les deux coréens, mais moi, je suis née à Ivry-sur-Seine.

L'élève entré juste avant moi lance un «bonjour» guttural, son accent allemand déclenche des rires et des imitations côté fenêtre. Malgré des papiers qui indiquent qu'ils sont majeurs, certains se comportent comme de vrais gamins.

Le prof désigne une place libre au premier rang. Pas le choix, je m'y installe. Il bougonne quelque chose au sujet de son ordinateur qui ne fonctionne pas et il nous annonce qu'on va démarrer avec un texte sur les ordres de grandeur des masses volumiques.

— Émilie, tu nous lis le début, s'il te plaît ?

Bordel, c'est la journée de la poisse. Je me racle la gorge pour m'éclaircir la voix et je me mets à lire. Mais là, les lettres commencent à danser devant mes yeux. Journée de la poisse, définitivement.

— « L'eau est le standard lipide… »

Le groupe éclate de rire.

— « Liquide », plutôt, n'est-ce pas ? reprend le prof. Tu pourrais être plus attentive. Allez, continue.

Il affiche un grand sourire. Je ne sais pas s'il a ri en même temps que les autres, mais ça l'amuse, ça se voit. J'ai envie de lui rétorquer que ce n'est pas une question d'attention, que mon trouble s'appelle « dyslexie », qu'il a été diagnostiqué quand j'étais à l'école primaire et que je n'en suis pas responsable. Mais je ne dis rien, parce que je n'ai aucune envie d'être stigmatisée. Être une femme dans une école où les trois quarts des étudiant·es sont des hommes est suffisant pour ne jamais passer inaperçue. Je m'en veux de m'être affichée de la sorte. Ce texte n'a rien de compliqué, un enfant de 7 ans parviendrait à le lire sans difficulté. Pourquoi mon cerveau ne fonctionne-t-il pas comme celui des autres ?

3 Mathéo

Je n'aime pas tellement cette matière. La mécanique des fluides, ce n'est pas ma passion. Mais ce qu'on étudie a moins d'importance à mes yeux que ceux *avec qui* on étudie. C'est-à-dire ceux avec qui on traîne. Et moi, j'ai mon groupe de potes. Paul, Vincent et Diego. Je suis bien content qu'ils m'aient accepté : entouré d'eux, j'ai l'impression de prendre de la consistance. D'avoir enfin une identité au sein de l'école. C'est simple : je fais tout comme eux. Quand ils approuvent, j'approuve. Quand ils grognent, je grogne aussi. Depuis que je suis en âge d'avoir des potes, je cherche ce sentiment d'appartenance et ici, à l'école, je l'ai enfin trouvé.

Et quand mes trois camarades se marrent, je me marre aussi. Même si je ne voulais pas particulièrement me moquer de Karl quand il est entré dans la salle tout à l'heure. Son accent est marqué, sa diction est lente, mais, en vrai, il parle un français plus que correct. D'un meilleur niveau que mon allemand, langue que je pratique pourtant depuis la quatrième.

Pareil pour Émilie, celle qui a lu en début de TD. J'ai rigolé comme les autres quand elle s'est plantée. J'avoue, c'était pas très cool, d'autant que je l'ai vue piquer un fard, et elle n'a rien dit. Personne non plus n'est intervenu pour prendre sa défense, rappeler que

tout le monde peut se tromper et qu'on est supposés se montrer bienveillants les uns envers les autres.

Peu importe : la matinée est terminée, direction la cafétéria. Les intercours sont autant d'occasions d'exprimer nos personnalités, mais aussi d'être vus. Et moi, quand je marche avec eux trois jusqu'au bâtiment où se trouve la cafèt', je sais qu'on me remarque. Que j'ai l'apparence qu'il faut. Je bosse pour ça : ma coiffure, mon style, les marques de mes vêtements… rien n'est laissé au hasard.

Parce que le contrôle, c'est l'assurance que tout se passe bien, pas vrai ?

4 Inès

Long sucré. Avec un peu de lait en plus. Ou alors carrément un cappuccino. J'hésite… Et si, au contraire, je prenais un expresso ? En mode « shot de caféine » ? Je n'arrive pas à me décider. Heureusement, la fille devant moi galère, ça me laisse encore quelques secondes de réflexion.

En fait, le plus important n'est pas la boisson, mais la pause. C'est ça, dont j'ai vraiment besoin. Un petit temps tranquille, sans sollicitation. Au calme, peut-être : je pourrais sortir me poser sur le muret, devant la cafèt', histoire de profiter du soleil de septembre et faire le plein de vitamine D. Allez, j'ai choisi : ce sera un cappuccino.

C'est fou, ce n'est que la deuxième semaine, pourtant j'ai l'impression d'avoir repris le rythme depuis bien plus longtemps. Tout le bénéfice des vacances a été pulvérisé en quelques jours. C'est peut-être à cause de ma fonction de sentinelle. Je me suis inscrite à la formation au printemps dernier, et j'ai été retenue, avec une poignée d'autres, parmi tous les étudiant·es volontaires. J'étais déjà impliquée dans la vie associative les années précédentes, et avant cela, au lycée, j'avais un rôle de porte-parole : j'ai été élue déléguée deux années sur trois. Pour moi, c'est comme une seconde nature : j'ai confiance en moi, et j'aimerais que chacun·ne prenne

confiance aussi, alors j'aide à ma mesure, et je fais le lien. Avant, c'était avec les profs, maintenant, c'est avec le référent.

Ce que je n'avais pas anticipé, c'est l'énergie que ça demande, de vouloir toujours faire bouger les choses. Et aussi l'hypervigilance que cette position réclame. Dès les premiers jours, la semaine dernière, je me suis aperçue que je m'imposais un état d'alerte permanent. D'où le besoin de pause — et de cappuccino. Onctueux et sucré, chaud et réconfortant. Pour une boisson de distributeur automatique, ici, il n'est pas trop mal. On ne le dit pas, mais l'engagement associatif aussi s'accompagne d'une certaine charge mentale. Ce n'est pas pour rien qu'on a identifié l'état de « burn-out militant ». Je n'en suis pas là, mais je dois faire attention. D'où le cappuccino avec supplément sucre, seule, au soleil. Même Moussa n'est pas le bienvenu dans ces moments-là.

Voilà, la fille récupère son gobelet, c'est à moi. Alors, café en grains…

— Merde !

Oups ! La fille vient de renverser son café. Le gobelet est au sol, le liquide brun fait une belle flaque, et la fille ne bouge pas. Je m'écarte du distributeur pour voir son visage.

— Ça va ?

Elle est en larmes, je cherche à comprendre pourquoi.

— Tu en as eu sur toi ? Tu t'es brûlée ? Tachée ?

Elle secoue la tête.

— OK, alors c'est pas si grave. Tu veux en prendre un autre ? Vas-y, je ne suis pas pressée.

Les larmes redoublent. Est-ce que c'est vraiment à cause du gobelet renversé qu'elle pleure ?

— Euh… Tu veux aller t'asseoir ?

Je lui touche le bras. La fille ne parvient même pas à me regarder dans les yeux, on dirait qu'elle s'est réfugiée à l'intérieur d'elle-même. Un peu perturbée, je cherche ce que je pourrais faire pour la ramener à la réalité.

— Viens, on va s'asseoir, dis-je, et cette fois ce n'est pas une question.

Près de la porte, j'aperçois Hélios, qui était dans mon groupe de TD l'an dernier. Lui aussi a fait la formation, mais il n'a pas été sélectionné. En un échange de regards, il comprend. Et, tandis que je guide la fille jusqu'à la table la plus proche, il ramasse le gobelet vide et va chercher de quoi nettoyer le sol.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ?

La fille lève vers moi ses yeux sombres. Ce que j'y lis est un mélange de reconnaissance et de réticence.

— Tu peux avoir confiance en moi, je suis élève sentinelle.

Je me trouve un peu bête de dire ça : même si je ne l'étais pas, je serais venue l'aider.

— Je suis désolée, commence la fille. Je n'ai pas reçu une seule goutte de café sur moi, c'était juste… le truc de trop. J'ai craqué.

— Je vois… Tu as eu une matinée difficile ?

La fille hoche la tête.

— J'ai un trouble de… En fait, je suis dyslexique. Quand j'ai été diagnostiquée, mes parents ont bien réagi, et j'ai réussi à faire toute ma scolarité sans trop de problèmes, mais il y a des jours où ça bloque ; je me trompe en lisant, par exemple, et il suffit qu'il y ait des rires dans la salle, ou même juste des regards, pour que ça fasse remonter toute l'injustice que je ressens depuis que j'ai appris à lire.

Ça, c'est une chose à laquelle je ne m'habitue pas : les gens se livrent hyper facilement à moi. Hélios me charrie parfois avec ça, il dit que c'est parce que j'ai une bonne tête. Je crois plutôt que j'instaure un climat propice aux confidences, mais quand je tente d'analyser, je ne sais pas exactement comment je m'y prends. En tout cas ça fonctionne, car la fille sèche ses larmes et se redresse sur sa chaise.

— Je m'excuse de m'être laissée aller comme ça devant toi… Je peux t'offrir un café pour te remercier ? Tu allais prendre quoi ?

— Un cappuccino… D'accord, retournons à la machine. Toi non plus, tu n'as pas eu de café, du coup !

La fille me sourit, et je sais que j'ai accompli ma mission.

Une mission que je ne pensais pas avoir il y a quelques minutes encore, et qui a rogné sur mon temps de pause — mais tant pis.

— Avec ou sans sucre ? me demande la fille lorsque nous sommes de nouveau devant le distributeur.

— Avec, s'il te plaît. C'est quoi, ton prénom ?

— Émilie. Et toi ?

— Inès.

— Enchantée. Et merci, Inès !

5 Mathéo

Au lycée, c'était dans la cour que ça se passait ; mais ici, le campus est trop grand. Alors, c'est à la cafèt' qu'on se jauge, qu'on se scrute, qu'on s'observe : qui parle avec qui, qui porte quoi, qui attire tous les regards. Ou qui renverse son café, comme Émilie, qui a déjà souffert tout à l'heure en méca des fluides et qui a lâché son gobelet devant la machine il y a quelques minutes.

Diego prend une table, stratégiquement placée au beau milieu de la cafétéria. D'ici, on peut voir toutes celles et tous ceux qui entrent. Et tout le monde nous voit, mes potes et moi, avec style en toutes circonstances.

— Paul, tu vas nous prendre des burgers ? lance Vincent.

Ce truc des sandwichs, ça m'arrange moyennement. C'est seulement le début de l'année, donc ça va encore, mais je sais qu'à la longue, ça va chiffrer. Entre les soirées des assos et les événements organisés par les clubs, j'ai déjà pas mal de dépenses et mes finances sont limitées ; sans compter ce qui part dans les vêtements. Des fois, je me dis qu'on pourrait faire autrement pour les repas, mais je n'ose pas lancer le sujet, ça m'afficherait trop… Alors, aujourd'hui comme les autres jours, je paye mon hamburger.

— Eh Diego, y a Thelma ! fais-je remarquer.

Thelma est une grande brune aux cheveux très longs, toujours tressés. Depuis la rentrée, Diego bloque sur elle, et on le charrie pas mal avec ça. Lui, il dit qu'il attend la bonne occasion pour l'approcher.

— Tu sais ce que tu devrais faire ? demande Vincent quand Paul revient avec nos burgers. T'inscrire à INGÉnieuse !

L'école compte de nombreux clubs et associations. Moi, j'ai ma carte à Ripaille, une asso qui organise des soirées charcuterie et fromage, à Free Mousse, qui permet de déguster des bières de toutes sortes, et au Club Bibine, plutôt tourné vers le vin. INGÉnieuse, c'est la principale association féministe de l'école et Thelma en est la présidente. Mais cette asso n'est pas réservée aux femmes.

— Arrête ! Sérieux, les mecs qui rejoignent les assos féministes, on sait bien pour quoi c'est ! s'exclame Diego.

— C'est clair, ajouté-je. Ils veulent seulement pécho !

— Ou alors ils sont gays ! renchérit Paul.

Vincent et Diego se marrent, j'en fais autant.

— Ouais, comme cette princesse de David, dit encore Vincent en désignant un étudiant en train de se prendre une boisson au distributeur.

On se marre encore. Je suis passé maître dans l'art de rire de façon crédible, même quand ça ne m'amuse pas du tout. J'ai découvert il y a plusieurs années que le

rire était une super carapace : il protège des questions et permet même de se cacher. Parmi mes potes, aucun n'est au courant de mon secret. S'ils savaient que j'ai déjà eu des sentiments plus qu'amicaux pour un garçon, pas sûr qu'ils continueraient à traîner avec moi.

Vincent se tourne brusquement.

— Hey, Aïssatou ! Qu'est-ce que tu fais là ? T'es pas en alternance ?

Aïssatou était en prépa avec Vincent et Diego l'an dernier. Elle s'approche.

— Je l'étais… Mais il faut croire que l'entreprise n'était finalement pas prête à accueillir une Aïssatou Diallo.

— Comment ça ? interroge Diego.

— Une femme noire, même en alternance, c'est pas passé. Dès le premier jour, j'ai eu droit à des remarques sexistes et racistes, explique Aïssatou. J'ai tenu une semaine… et puis j'ai craqué.

Mes potes et moi ouvrons de grands yeux.

— Sérieux ? Alors tu as fait quoi ?

— D'abord j'ai pleuré un bon coup… et après, j'ai prévenu l'école, reprend Aïssatou. La responsable a réagi super vite, elle m'a demandé si je voulais trouver une autre entreprise pour mon alternance ou réintégrer le cursus classique, elle m'a proposé d'aller discuter avec l'infirmière… et, bien sûr, il y a eu un rendez-vous avec l'entreprise.

— Ça a chauffé, j'espère ? demandé-je.

Aïssatou secoue la tête.

— Je n'en sais rien, on ne m'a pas donné les détails… Mais la bonne nouvelle, c'est que j'ai trouvé une autre boîte. Je commence lundi, là je suis juste passée dire bonjour… Vous allez à la soirée *Glitter*, ce soir ?

— Ouais, alors, les paillettes, c'est pas forcément notre truc, mais les soirées, ça l'est ! répond Vincent, en nous englobant d'un geste.

— Bon, ben cool alors, on se voit ce soir !

Aïssatou s'éloigne déjà, Diego la retient.

— Attends, Aïssa… Je suis désolé pour toi. Franchement, c'est pas cool ce qui t'est arrivé.

Aïssatou secoue sa main au-dessus de son épaule, l'air de signifier que cette histoire appartient déjà au passé.

— Tu connais le proverbe : « on voit mieux certaines choses avec des yeux qui ont pleuré ». Si ça m'arrive de nouveau, j'attendrai pas une semaine… Mais, vu le premier contact que j'ai eu avec ma future boîte, je pense que cette fois tout ira bien. Allez, à ce soir !

Aïssatou s'en va pour de bon. D'un coup d'œil, je vois qu'elle rejoint Thelma et un autre élève au fond de la cafèt', près d'une table où sont réunis plusieurs étudiants étrangers. Diego la suit des yeux et je me demande si, après ce qu'on a dit, l'un de nous oserait rejoindre une asso féministe.

Évidemment, je connais la réponse.

6 Karl

Les temps de pause sont des moments particuliers pour les étudiants comme moi. Ce sont des plages de *small talk*, et les élèves utilisent du vocabulaire qui ne figure pas dans les manuels linguistiques. Sans parler des abréviations, des prononciations étranges et des blagues : tout cela isole plus sûrement que des murs. Voilà pourquoi, en dehors des heures de cours, je préfère pour l'instant rester avec d'autres internationaux. Pas besoin de se présenter, généralement nous nous reconnaissons instinctivement ; comme si on développait un radar interne dès qu'on n'est plus dans son pays d'origine.

— Qui est allé au week-end d'intégration, alors ? interroge Nadir, qui vient du Maroc.

Nous secouons la tête en chœur. Nous sommes six autour de cette table, et aucun de nous n'a participé à l'événement. Personnellement, je n'ai pas compris tout de suite de quoi il s'agissait : j'entendais « *Why* » quand les étudiant·es disaient « WEI », l'acronyme pour « week-end d'intégration ». Puis, quand on m'a expliqué de quoi il s'agissait, j'ai décidé de ne pas y aller. La somme à payer n'était pas exorbitante, cependant cette dépense n'était pas ma priorité. J'ai un budget raisonnable, mais ce n'est pas le moment de demander une rallonge à mes parents, avec l'accident que mon père a eu au travail,

et qui fait qu'ils sont passés de deux salaires à un seul pour une durée indéterminée. Ils ont économisé pour nous permettre, à ma sœur et moi, de choisir les études que l'on souhaitait, et je ne veux pas abuser de leur gentillesse juste pour aller m'amuser.

— Vous croyez que ça va compliquer notre intégration ? demandé-je en mordant dans mon sandwich.

M'intégrer, cela m'importe. Il m'est plus difficile de m'affirmer ici qu'en Allemagne, alors il est nécessaire que je rencontre des étudiant·es, que je noue des liens, et que je me fasse apprécier. Et tout ça, en français de préférence ; car, contrairement aux élèves internationaux (et à ce que j'imaginais), les Français ne sont pas bons du tout en langues étrangères. Même pas en anglais !

— Je ne pense pas, répond Nour.

Elle vient du Liban, et elle cuisine hyper bien. L'autre jour, elle avait préparé un kneffeh, une sorte de cheesecake oriental à la fleur d'oranger, et elle en a apporté pour nous le faire goûter. C'était absolument délicieux. J'adore la cuisine française, mais les quantités servies ici ne suffisent généralement pas à me remplir l'estomac, alors je suis ravi quand quelqu'un apporte un plat à partager, et qu'en plus je fais une découverte culinaire ! À part les baklavas et le houmous, je ne connais pas grand-chose à la gastronomie libanaise.

— De toute façon, reprend Nour, je ne pouvais pas me le permettre, je n'avais pas le temps. Il y a trop de choses à faire, quand on s'installe !

— Ça c'est bien vrai, confirme Konan, de Côte d'Ivoire.

Lui et moi avons déjà eu des discussions sur les formalités d'installation : on dirait bien que la barrière culturelle, pour ceux qui arrivent d'un autre continent mais qui maîtrisent bien le français, voire qui le parlent depuis toujours, est aussi haute que la barrière linguistique pour les Européens non francophones comme moi. Quant à ceux qui doivent faire face aux deux… je n'aimerais pas être à leur place.

— La soirée, qui vient ? demande soudain Kevin, de Chine.

C'est vrai ! J'ai vu ça sur les réseaux sociaux… puis j'ai oublié. Il y a tellement de canaux de communication, entre ceux de l'école et ceux des associations d'étudiant·es, que je passe fatalement à côté d'une partie des informations.

— Moi, dit Konan.

— Moi aussi, dit Wilfried, du Cameroun.

Nour et Nadir hochent également la tête. Les regards se tournent vers moi.

— D'accord ! Si vous y allez, ce sera cool et je me sentirai moins seul !

M'intégrer, cela m'importe, et une bière à la main, c'est encore mieux.

7 Émilie

Je tire la porte vitrée. Une affiche est scotchée dessus, annonçant la soirée de ce soir. Thème « paillettes » : j'adore ! Je vais essayer de laisser ma timidité au placard et d'y aller. Ça me fera du bien de sortir, après les émotions de ce matin. Cette fille rencontrée à la cafèt', Inès, m'a remonté le moral. J'ai pu lui dire que ça n'avait l'air de rien, ces petites discriminations liées à mon trouble, mais qu'au quotidien, ça me minait.

— Et pour toi, tout va bien ? lui ai-je demandé, parce que je me sentais très égoïste de ne parler que de moi.

Inès a hésité avant de se confier, un peu. Elle m'a dit que son envie d'aider les autres se révélait lourde à porter, qu'elle avait parfois l'impression de se démener dans un océan d'inertie. Je n'imaginais pas que l'engagement pouvait cacher ce genre de problématiques.

Elle m'a aussi dit que je pouvais aller parler à l'infirmière, ou appeler la ligne d'écoute si je souhaitais discuter avec un·e psychologue. Je n'ai senti aucun jugement de sa part, uniquement de la bienveillance, et ça m'a fait beaucoup de bien.

Et elle sera à la soirée. Les paillettes me paraissent soudain la meilleure manière de tirer quelque chose de la journée de la poisse.

J'entre dans la salle. Le cours de cet après-midi s'intitule « Connaissance de soi » et cela consiste à en apprendre plus les uns sur les autres, ce qui n'est jamais simple pour une personne réservée comme moi.

Le prof m'adresse un signe de la tête.

— *Nǐ hǎo !* me dit-il.

Quoi ? J'en reste muette de stupéfaction. Et il continue à me parler en chinois, maintenant !

— Tu ne me comprends pas, c'est ça ? Tu es de quelle origine ? enchaîne le prof en anglais, en constatant que je ne réponds pas.

J'hallucine. Je reprends mes esprits pour articuler :

— Je suis française.

— Ah, pardon ! Je t'avais prise pour une étudiante internationale. Mais tu es de quelle origine ? insiste-t-il.

— Mes parents… mes parents sont coréens, dis-je pour qu'il me laisse tranquille et s'en prenne à quelqu'un d'autre.

Je sens le rouge me monter aux joues. Je déteste mon corps de réagir aussi vivement, mais je déteste ce prof encore plus. Il tente de s'excuser :

— Désolé, on a tellement d'élèves, c'est difficile de retenir les spécificités de chacun en début d'année… Bon, ça va, y a rien de dramatique, hein !

Rien de dramatique, rien de dramatique… Ce n'est pas parce qu'il s'excuse que tout s'efface, que tout s'oublie. Qu'est-ce qu'il en sait, de la façon dont je vis les choses ? Souffle, Émilie, inspire, expire… pense à la

soirée « paillettes », pense aux gens comme cette Inès… Ça va aller, hein. Ça va aller.

— Vous allez vous réunir par groupes de trois et chacun devra faire le portrait d'un des deux autres. Vous passerez ensuite en trio devant la classe. Je note ici les temps impartis pour les échanges entre vous puis pour la présentation.

Je me retrouve avec Mathéo, un de ceux qui ont rigolé ce matin quand je me suis trompée en lisant, et Karl, un Allemand — en voilà un, d'étudiant international ! Le prof devrait changer de lunettes, les siennes ne reflètent que des clichés.

Une heure plus tard, c'est au tour de notre petite équipe de faire son exposé. C'est Mathéo qui commence : il présente Karl. Je prends la suite, et je présente Mathéo. Je dis qu'il est fils unique, qu'il se considère comme un bon vivant, qu'il écoute de la bonne musique.

— Mathéo s'entretient en faisant du sport, il pratique le football depuis l'école primaire…

— Ah oui, me coupe Mathéo, j'ai oublié de dire que Karl aussi était sportif : il a participé à de nombreuses courses quand il était en Allemagne, et ici, il se rend à la salle de sport et prévoit d'y aller plusieurs fois par semaine pour faire de la musculation.

Le prof prend des notes.

— OK, merci à vous deux. Émilie, tu aurais pu t'exprimer davantage, on ne t'a pas beaucoup entendue… Karl, à toi, on t'écoute.

De nouveau, j'hallucine. C'est moi qu'on interrompt, et c'est à moi qu'on reproche de ne pas assez parler ? Cette journée de la poisse ne finira jamais.

8 Mathéo

Je n'aime pas trop ces exercices de présentations mutuelles. Je préférerais faire mon portrait moi-même, comme ça je pourrais choisir ce que je veux raconter. Quand on parle à un autre étudiant, il ne capte pas toujours ce qui a de l'importance, ce qui mérite d'être mis en avant. Dans l'exposé d'Émilie, je deviens un étudiant comme un autre, sans relief. OK, je n'aime pas tellement sortir du lot, mais là, ça ne donne pas franchement envie…

Au moins, elle a mentionné le sport, même si ça m'a un peu agacé qu'elle dise que je « m'entretiens ». Perso, j'aurais plutôt dit que je suis athlétique, et que tout le monde peut admirer mon corps de rêve lors des matchs de football, ah ah !

N'empêche, heureusement qu'elle l'a dit, ça m'a fait penser au sport que pratique Karl, dont il m'avait parlé et que j'avais oublié de noter. Karl m'a donné des informations précises, je n'ai pas repris tous les détails dans mon exposé. Qu'il fasse 1,86 m, quelle importance ? Moi, je n'ai pas indiqué à Émilie que je mesure 1,73 m. Pas envie que tout le groupe ait ce genre d'infos. J'ai dit des choses basiques, sa ville de naissance en Allemagne, son projet professionnel, ce qu'il aime dans la culture française…

Ouais, franchement, ce serait mieux que chacun se décrive comme il l'entend, et tel qu'il se voit.

9 Karl

Je dois présenter Émilie devant tout le groupe. L'exercice est doublement difficile, il faut à la fois bien comprendre les informations que nous donne l'autre sur lui-même, elle-même en l'occurrence, et bien les restituer. J'ai pris un maximum de notes pendant qu'Émilie me parlait, mais je n'ai pas écrit de phrases complètes, donc à l'oral, il y aura une part d'improvisation.

Et c'est maintenant, Émilie et Mathéo ont terminé.

— Émilie est née en France, peu après le départ de ses parents de la Corée, dont ils sont tous les deux natifs. Ils se sont expatriés pour des raisons d'opportunité professionnelle. Émilie parle le français, le coréen, l'anglais et l'espagnol. Elle est de nature plutôt réservée et apprécie les relations sincères. Plus tard, elle aimerait travailler dans le secteur médical.

Ouf, ça y est. Je me tourne vers Émilie, son regard est chaleureux ; *a priori*, le portrait que j'ai fait d'elle est fidèle à ce qu'elle m'a raconté. Au tour du prof, maintenant. Mince, il secoue la tête.

— Tu n'as pas respecté ton temps de parole, me signale-t-il. C'était trop long.

— C'est que… J'ai besoin de parler un peu lentement pour être sûr de mon vocabulaire.

— Si je donne un temps de parole, ce n'est pas pour rien.

Émilie et Mathéo retournent à leur place, je les suis. Même si je passe dix ans en France, je ne suis pas sûr de parvenir à parler français aussi rapidement qu'un natif. Certains ont un débit de mitraillette que je n'atteindrai jamais.

— Ça va, c'est rien de dramatique ! Faut passer à autre chose… me glisse mon voisin.

Visiblement, mon agacement est perceptible…

Je ne suis pas fâché que le cours se termine. Avant de regagner ma chambre, je fais un détour par la salle de sport. C'est pratique qu'on ait ça ici, sur le campus. Il y a tous les équipements nécessaires pour la musculation. Comme Mathéo l'a dit, je suis sportif. Et les efforts physiques, c'est exactement ce dont j'ai besoin pour décompresser et oublier, au moins pour un moment, qu'avant de me voir comme un étudiant, on me voit comme un Allemand.

La presse est libre, ça tombe bien. Je m'installe et je commence à faire travailler mes cuisses. Un peu plus loin, une fille est en train de faire des dips lestés. Je l'observe, impressionné. Son niveau est bluffant. Depuis combien de temps pratique-t-elle ?

Nos regards se croisent, et le sien s'assombrit. À tous les coups, elle doit penser que je la mate… C'est pas possible ! Même sans parler, je réussis à ne pas me faire comprendre comme je le voudrais !

10 Inès

J'ai hésité à venir à la salle parce que Moussa n'était pas dispo, et que, d'habitude, on y va ensemble, mais j'en avais trop envie. C'est mon indispensable soupape, surtout quand je n'ai pas pu avoir un seul moment rien qu'à moi de la journée. Ici, il y a toujours du monde, mais, en théorie, chacun·ne reste dans sa bulle. C'est une règle tacite, toutefois je m'en méfie. On se retrouve parfois trop proches les uns des autres, et on peut essuyer des regards insistants ; surtout quand on est une femme.

Chaque mouvement de mes muscles me coupe un peu plus de ma journée. Tout à l'heure, je vais à la soirée *Glitter*, mais côté *safe place*. Quand j'en ai parlé à ma mère, elle a ouvert de grands yeux : « de son temps », comme elle dit, ça n'existait pas. Les étudiants sortaient, les étudiantes aussi et… en cas de problème, il fallait juste espérer pouvoir compter sur l'aide des autres. Aléatoire, surtout pour les filles. Personnellement, j'ai eu trop de mauvaises expériences en soirées, et je ne parle même pas des inévitables classements dont les filles sont l'objet. Certaines, certains surtout, oublient les précautions élémentaires, les règles de prudence et les principes de respect dès qu'ils sont dans un contexte festif. Ils disent qu'ils se lâchent, mais c'est parfois au détriment des autres — voire au leur. Alors je veille, là aussi.

Le gars en face, à la presse, n'arrête pas de me fixer. C'est bon, détourne le regard ! Je rêve, il continue. Voilà exactement pourquoi je n'aime pas venir ici sans Moussa : les commentaires et les regards sont inévitables pour une fille seule.

Là, c'est trop pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est une belle performance ! dit le gars, avec un accent prononcé.

Il a parlé très gentiment, mon fauve intérieur se calme.

— Je suis désolé, ajoute le gars, mon français n'est pas assez bon pour bien faire les compliments. Je ne voulais pas te gêner en te regardant.

— C'est bon, pas de problème. Tu viens d'où ?

— Je suis d'Allemagne, me répond-il. Je m'appelle Karl.

— Inès. Ça va, ça se passe bien pour toi, les études en France ?

— Tu veux dire, si je ne compte pas les étudiant·es qui imitent mon accent ou le prof qui trouve que je ne parle pas assez vite ? sourit Karl.

— Ah mince, je suis désolée…

— Il ne faut pas, ne t'inquiète pas : la presse m'aide à évacuer les émotions négatives.

— On t'a dit qu'il y avait des associations pour les élèves étrangers ? Et un club par pays ? Et des élèves sentinelles, comme moi, qui peuvent faire remonter les situations problématiques aux référents ?

— Oui, je pense qu'on me l'a dit… Mais on m'a dit beaucoup de choses depuis la rentrée, c'est difficile de tout retenir !

Karl s'excuse presque. J'étais énervée contre lui il y a un instant seulement, à présent la sentinelle en moi reprend le dessus.

— Je comprends, et puis il faut aussi faire le tri… Par exemple, il y a une soirée tout à l'heure, tu es au courant ?

— Ça oui, on en a parlé avec d'autres étudiantes et étudiants internationaux, déclare Karl.

— OK, et tu viendras ?

— Oui, je dois y retrouver des personnes que je connais.

— Super ! Et tu me retrouveras moi aussi. J'y serai, à la *safe place*. Tu sais, cet espace où tu peux aller pour quelques minutes ou plus, pour te reposer au calme, parler à quelqu'un, voir où tu en es niveau alcool…

— Le lieu sûr, quoi ! sourit de nouveau Karl.

— Exactement ! Alors, on se voit ce soir.

Je retourne à mes dips, et lui à sa presse. J'ai intérêt à augmenter l'effort si je veux pour de bon réussir à me couper de ma journée.

11 Émilie

Je ne peux pas y aller. Je ne m'en sens pas la force. Cette journée m'a vidée. Cet après-midi, en me faisant une réflexion alors qu'on venait de me couper la parole, le prof a versé la goutte d'eau de trop. Le vase déborde.

Le vase, c'est le premier objet que je vois en arrivant à l'appart. Il trône sur la table qui me sert à la fois à travailler et à prendre mes repas — quand je ne mange pas sur le canapé, devant une série. C'est ma mère qui l'a fait ; si je n'étais pas la fille d'une sculptrice, je ne crois pas qu'il y aurait de vase dans mon paysage d'étudiante. Surtout avec trois asters mauve dedans, assortis à mon canapé lavande. C'est aussi ma mère qui me les a donnés, elle m'a dit qu'elle les renouvellerait à chacune de ses visites. À la maison, il y a des fleurs partout, elle juge que les végétaux constituent la plus raffinée des décorations.

J'enfile mes chaussons moelleux et j'allume ma lampe champignon, celle qui rend instantanément l'ambiance plus chaleureuse, même quand il fait encore clair comme maintenant. J'ai besoin de réconfort. Je mets de l'eau à chauffer.

Comment vais-je réussir à tenir toute l'année si, au bout de deux semaines à peine, je me sens au bord de l'épuisement émotionnel ? « Rien de dramatique », a dit

le prof tout à l'heure… Lui qui enseigne le développement personnel, est-ce qu'il connaît la théorie des cuillères ? Depuis que j'ai découvert cette métaphore pour décrire les unités d'énergie dont chacun et chacune dispose, en nombre évidemment variable d'une personne à l'autre, je comprends mieux ma fatigabilité et mes limites nerveuses. Ma discussion de ce midi avec Inès m'a fait du bien, mais elle ne m'a pas rechargée assez pour traverser cet après-midi et me sentir en état de ressortir. Les seules paillettes que je verrai ce soir, ce sont celles du cadre qui protège mon affiche de *La La Land*, un de mes films préférés.

Je m'allonge sur mon canapé, jambes relevées, pieds sur l'accoudoir. Je pourrais appeler à la maison, mais mes parents s'inquiéteraient et je ne tiens pas à les faire culpabiliser. Je pourrais téléphoner à ma sœur, mais elle ne me comprend pas vraiment, elle n'a pas de trouble de la lecture, elle n'a pas ma sensibilité exacerbée. Elle a beau m'aimer fort, elle ne sait pas ce que je vis.

Peut-être que parler est malgré tout la solution. N'est-ce pas ce que m'a conseillé Inès, après que j'ai renversé mon gobelet à la cafèt' ? Aller voir l'infirmière me semble difficile, parce que je ne sais jamais quoi faire de mes émotions quand je suis en face de quelqu'un, surtout si je parle de moi, mais la ligne d'écoute téléphonique, avec un·e psychologue au bout du fil… Pourquoi pas ? Ça, ça ne me paraît pas insurmontable.

Oui, je vais faire ça. Je vais appeler. Peut-être que pour remettre des paillettes dans ma vie, finalement, c'est d'un accompagnement psy que j'ai besoin.

Et si je compose le numéro maintenant, alors il se pourrait que cette journée de la poisse n'ait pas servi à rien.

12 Mathéo

La boîte a été privatisée pour notre soirée. Y a des paillettes partout. Niveau déco, les organisateurs ont joué le jeu à fond : ça scintille de tous les côtés. Le genre à faire tourner la tête même sans alcool.

Mais les soirées sans alcool, perso, je ne connais pas. Avec les gars, on s'est chauffés avant, comme d'hab ; il me faut ça pour affronter le monde, ça pour affronter la masse dans laquelle j'espère me fondre. Wah, la bière me rend poète, je fais presque des rimes ! Je suis bien, là. Détendu comme il faut.

Un peu après l'entrée, je vois deux gars se toucher la main. Ils sont assis, ils discutent, on sent la tendresse entre eux rien qu'à les regarder. Ça me plante un truc dans la poitrine direct, de les voir comme ça. De penser qu'aucun de mes potes ne pourrait m'imaginer à la place d'un de ces deux mecs, qu'ils jureraient même que je ne m'intéresse qu'aux filles si on le leur demandait. Alors que moi, quand je pense à l'amour, aux trucs qu'on fait à deux, assez vite, mes pensées me ramènent à Lucas. Le comble, c'est que mes parents ont été au courant et qu'ils n'y trouvaient rien à redire. Dans ma famille, on est plutôt tolérants.

Non, le problème, c'est moi. Moi qui ne suis pas capable d'assumer de m'écarter un peu de la norme, moi

qui n'arrive pas à accepter de vouloir vivre des choses différentes de l'image que je veux renvoyer, moi qui ai peur d'être jugé, tout le temps, même par des gens dont l'avis ne compte pas pour moi.

— Hey, Mathéo, tu nous suis pour les shots ?

— Grave. Le prochain mètre est pour moi.

Les mètres de vodka coûtent moins cher que les sandwichs, mais ils ne font pas le même effet. Quand j'étais au collège, je mangeais beaucoup, limite boulimique, et j'ai été harcelé pour ça. « Bouli », on m'appelait. L'alcool, lui, m'anesthésie le cerveau. J'oublie que je ne suis pas exactement celui que je voudrais être. La vodka estompe le décalage — ça marche pareil avec le vin ou la bière, sauf que ceux-là font davantage pisser, ah ah !

C'est con, quand on y pense. Je sais même pas si ça s'appelle une histoire, ce que j'ai vécu avec Lucas. On s'est embrassés dans la chaleur des vacances, l'été entre la troisième et la seconde. Rien de plus. Après, on s'est envoyé des messages pendant quelques mois sur Insta, puis la fréquence a diminué, puis ça s'est arrêté. Lucas a fini par supprimer son compte, et, comme on n'avait pas échangé nos numéros, je n'ai plus eu de moyen de le joindre.

Je sens le chemin de l'alcool dans mon corps, ça chauffe, ça réveille, ça donne du pouvoir. Je le regretterai sûrement demain en me levant. Régulièrement, les lendemains de soirée, je me réveille avec l'impression

que mes cheveux poussent à l'intérieur de mon crâne — et il faut suivre les cours comme ça —, mais là tout de suite maintenant, je m'en fiche.

Et je fais signe à la meuf derrière le bar.

— Un autre mètre !

— À ta santé, Mathéo !

Je me retourne. C'est Karl, l'Allemand que j'ai présenté en « Connaissance de soi ». J'ai l'impression d'être assis tellement il est grand. Les shots arrivent, j'en attrape un.

— Vodka ? je propose.

Il lève sa bière.

— Merci, je n'aime pas trop les alcools forts.

Je lui tourne le dos. C'était pas une réponse de meuf, ça ?

13 Inès

Il est encore tôt, on n'a pas eu à gérer trop de cas d'élèves très très alcoolisés pour le moment. Oups, j'ai parlé un peu vite… Lui, il n'a pas traîné. Rodrigue m'interroge du regard, je hoche la tête. Dans notre langage codé, ça veut dire « je m'en occupe ». Je m'approche.

— Tu veux t'asseoir ?

L'élève plisse les yeux comme s'il avait besoin de lunettes de soleil, regarde autour de lui. Il bloque sur la table où se trouvent la nourriture et les bouteilles d'eau, ainsi que le stock de bouchons d'oreilles, de préservatifs, de tests d'alcoolémie et de livrets de prévention pour renflouer les bananes des staffeurs au cours de la soirée.

— C'est pas la peine que je souffle, je gère, dit le gars.

Sa diction est lourde, comme s'il mâchait plusieurs Chamallows en même temps.

— C'est quoi, ton prénom ?

— Pourquoi, tu me dragues ? On drague, dans la *safe place*, maintenant ?

J'ai un mouvement de recul, malgré son état il le capte. Rodrigue aussi, mais je lui fais signe que tout va bien. Je repère néanmoins qu'il tend l'oreille, et qu'il s'avance discrètement.

— Vas-y, je plaisante, je suis Mathéo, et ce soir j'ai pas bu d'eau !

— Ce serait le moment d'y remédier, intervient Rodrigue en me passant une petite bouteille.

Je la donne à Mathéo. Il secoue la tête.

— Une gorgée ou deux pour commencer, qu'est-ce que tu en penses ? insisté-je doucement.

Il finit par prendre la bouteille, ouvre le bouchon trop brusquement. Des gouttes giclent sur son jean, il ne s'en est pas aperçu. Il se met à boire et vide la bouteille d'une seule traite.

— Ça va, c'est pas dramatique ! s'exclame-t-il une fois qu'il a repris son souffle. Embrasser une fois un gars, au pire, ça fait pas de moi un gay, pas vrai ?

Je ne suis pas sûre qu'il sache bien ce qu'il dit, mais, dans le doute, je relève ce qui me paraît problématique dans sa phrase :

— Ce qui n'est pas dramatique, c'est d'être gay, tu ne crois pas ?

Je lui souris. Il me regarde longuement, comme s'il réfléchissait à un argument, et, finalement, il hausse les épaules.

— Tu veux rester un peu ici ?

— Parce que mes potes, là, ils comprendraient pas, tu vois ? Vu comment ils rigolent des gays qui vont dans les assos féministes et tout.

J'acquiesce. Moi, en revanche, je crois que je commence à comprendre. Que ce Mathéo, il redoute

tellement les discriminations, contrairement à cette Émilie ou à ce Karl qui se les prennent de plein fouet, qu'il renonce à une partie de son identité. Sauf qu'il boit, et que l'alcool la fait ressortir… Ce que je réalise, aussi, c'est qu'il n'y a pas de discriminations moins cruelles que d'autres. Qu'à partir du moment où on en souffre, il faut s'en soucier.

Et autre chose : que je suis à ma place. Dans mon rôle. Parce que si je ne m'engageais pas à les combattre à mon échelle, ces discriminations, ne serait-ce qu'en étant à l'écoute, en diffusant les actions de prévention de l'école et en faisant remonter les choses, moi aussi, je renoncerais à une partie de mon identité. Car cette souffrance, elle, peut avoir des conséquences dramatiques. Et ne pas agir, à mes yeux, ce serait en être complice.

Demain, je commence à dresser la liste des signaux qui peuvent alerter sur un mal-être — de la nervosité qui fait tomber le gobelet de café jusqu'à la consommation excessive d'alcool en passant par le recours à une activité sportive pour se recentrer — et j'en parle à un référent.

Et après, juré, je prends une pause.

Je me tourne vers l'étudiant. Il a attrapé une autre bouteille d'eau et il fixe l'étiquette, comme s'il cherchait à y déchiffrer un message.

— Ça va aller, Mathéo, d'accord ?

Il braque son regard sur moi, soupire et finit par lâcher :

— Oui, ça va aller.

Et je le crois.

DISPOSITIFS GÉNÉRAUX D'ÉCOUTE ET D'ACCOMPAGNEMENT

Si vous êtes confronté·e à une situation de discrimination ou souhaitez en parler, rapprochez-vous des dispositifs d'écoute, d'accompagnement et de signalement de votre établissement.

QUI ALLER VOIR :

- L'infirmier·ère de ton école
- Le·la psychologue scolaire
- Les référent·es VSS de ton établissement
- La cellule d'écoute de ton établissement
- Les personnes relais :
  - Scolarité / Direction de formation
  - Vie étudiante
- Le commissariat de police

RESSOURCES EXTERNES

LECTURES RECOMMANDÉES

• ***Les Pièges de la discrimination,***
Tous acteurs, tous victimes
Patrick Scharnitzky, L'Archipel, 2006

• ***Le Guide des allié·es LGBT+***
Autre cercle
(en consultation sur autrecercle.org)

• ***Homo ou hétéro, est-ce un choix ?***
Philippe Brenot, L'Esprit du temps, 2014

• ***En finir avec les violences sexistes et sexuelles***
Caroline de Haas, Robert Laffont, 2021

• ***Les Violences sexuelles et sexistes dans l'enseignement supérieur et la recherche***
Clasches, 2023
(en téléchargement gratuit sur https://clasches.fr)

• ***Des mots pour combattre le racisme***
Alexandre Messager et Jessie Magana, Syros, 2020

• ***Sommes-nous tous racistes ?***
Jacques-Philippe Leyens, Mardaga, 2012

• ***Couleur d'asperge,***
Le jour où j'ai découvert que j'étais Asperger
Drakja et Gery, Vents d'Ouest, 2021

• ***NeuroTribus,***
Autisme : plaidoyer pour la neurodiversité
Steve Silberman, Quanto, 2024

CONTACTS UTILES

LUTTER CONTRE LES DISCRIMINATIONS À NANTES

Allo Nantes Discriminations — **02 40 41 95 96**

antidiscriminantes@mairie-nantes.fr

LE DÉFENSEUR DES DROITS

defenseurdesdroits.fr

PLATEFORME D'ÉCOUTE ANTIDISCRIMINATIONS

antidiscriminations.fr

SERVICE	NUMÉRO
Cnaé — Écoute étudiante	**30 40**
Antidiscriminations Défenseur des droits	**39 28**
Violences Femmes Infos	**39 19**
Prévention suicide	**31 14**
France Victimes	**116 006**
Nightline Pays de la Loire (21h à 2h30)	En français : **02 52 60 11 12** En anglais : **02 52 60 11 13**
Violences physiques Violences psychologiques Danger	police ou gendarmerie : **17** appel d'urgence européen : **112**
Urgence par SMS pour personnes sourdes, malentendantes ou en situation d'incapacité de parler	**114**

Achevé d’imprimer en juillet 2026
par Média Graphic
23, rue des Veyettes — 35000 RENNES
sur papier issu de forêts gérées durablement

RIEN DE DRAMATIQUE

Il est 8 heures du matin, les élèves de l'école rejoignent leur salle de classe. Il y a Karl, un élève allemand en échange, qui aborde sa journée la boule au ventre, Émilie, discrète, qui ne veut pas se faire remarquer, et Mathéo, en apparence assuré mais finalement pas si à l'aise que ça. Le tout sous la supervision d'Inès, qui, malgré son recul, subit tout autant cette journée.
Quatre élèves, quatre journées différentes, mais en même temps si semblables… Dans les couloirs de cette école où chacun, chacune cherche sa place, leur isolement les rassemble sans qu'ils en aient conscience.
Rien de dramatique, n'est-ce pas ?

Une quête de sens collective pour transformer une solitude banale en force commune.

Le collectif de la Main regroupe cinq élèves volontaires du Projet Terrain Tutoré « Récit de sensibilisation et de lutte contre les discriminations » mis en place par l'École Centrale de Nantes.

Sophie Adriansen est romancière, scénariste, novelliste et essayiste. Elle a publié une centaine d'ouvrages salués par la critique et les lecteurs, traduits en douze langues. Lauréate de nombreux prix, elle a fait de la lutte contre les discriminations un thème majeur de son œuvre littéraire.

Illustration de couverture : Gildas Joulain.

CENTRALE NANTES

LA MUTINERIE
MÉDIATION & LITTÉRATURE

Gratuit. Ne peut être vendu.